



Une blancheur de marbre

Censées embellir la ville, les constructions élevées à Poitiers sous le Second Empire n'étaient pas sans défauts aux yeux des contemporains. Ceux-ci fustigent en particulier les matériaux mis en œuvre, parfois à l'économie. La question est clairement posée au sujet du choix opéré pour la préfecture : « Pourquoi, dans un pays renommé pour la brillante et solide qualité des matériaux de construction qu'il exporte au loin, n'a-t-on trouvé rien de mieux que d'importer l'emploi des briques, auxquelles se condamnent à regret les régions privées de pierre, cet élément essentiel de toute belle construction, si richement prodigué par la nature à notre sol privilégié ? » Une remarque à peu près unanime rapportée par Charles de Chergé, inspecteur des monuments historiques. Un quart de siècle plus tard, en 1898, les nouvelles rues de Poitiers se sont progressivement construites (voir « Poitiers Haussmannien », *L'Actualité* n° 83). Un constat s'impose alors à Ardouin-Dumazet : « Encore le goût a-t-il manqué dans ces essais d'haussmannisation, les boulevards montant du vallon de la Boivre, où aboutissent les chemins de fer, sont bordés de maisons neuves en moellons revêtus d'un enduit. Cette pauvreté de matériaux est d'autant plus singulière

Dessin d'exécution de Guérinot, architecte, pour l'hôtel de ville de Poitiers, 1868.

que les environs de Poitiers, Chauvigny surtout, possèdent une pierre de taille admirable. » Occasion a donc été manquée de corriger la médiocrité courante des constructions poitevines, déjà clairement pointée par Lavallée un siècle plus tôt. En l'an III le voyageur ne vit pas autre chose que « des places sans majesté » et « un immense amas de maisons sans goût, sans architecture ».

Si la belle pierre de taille extraite localement se prête effectivement bien à la sculpture, aux compositions architecturales ordonnancées, force est de préciser que son usage exclusif s'avère toutefois des plus coûteux. Voilà pourquoi, en dehors des maisons et hôtels de quelques riches particuliers, le parti reste longtemps essentiellement réservé aux palais et aux églises. Depuis Philibert de L'Orme, les architectes des Temps modernes sont non seulement attentifs à la qualité de la pierre mais aussi au soin apporté à sa mise en œuvre. Au Louvre de Lescot, on loue ainsi les joints si fins qu'ils sont presque imperceptibles : la qualité de l'appareillage est telle qu'on la compare aux antiques édifices de marbre, qui semblaient faits d'un seul bloc.

Pour l'hôtel de ville de Poitiers, on fit le choix de la formule la plus somptueuse,

tout en pierre de taille, enrichie d'un ordre d'architecture qui confère à l'édifice un surcroît de noblesse. A la fin de 1868, Guérinot n'avait d'abord fait accepter qu'un projet général. Selon la pratique habituelle, le détail de l'ornementation fut mis au point au fur et à mesure de l'avancement du chantier. L'épuisement du budget condamna cependant l'exécution des figures prévues dans les grandes baies du rez-de-chaussée, comme le décor des médaillons placés entre ces arcades sur le modèle prestigieux de l'Opéra de Charles Garnier alors en construction (1862-1875). Cela vient renforcer le contraste entre l'appareil uni du socle et un bel étage orné à profusion.

Un siècle et demi après son achèvement, les visiteurs admirèrent que le château de Richelieu, élevé au milieu des bois et des champs, fût demeuré aussi blanc qu'au premier jour. Depuis l'avènement de l'ère industrielle, il n'en est plus de même, surtout en milieu urbain. Un nettoyage des façades vient donc de restituer à l'hôtel de Poitiers la blancheur originelle du dessin de Guérinot. On aimerait d'ailleurs présenter toutes les feuilles conçues par l'architecte, l'intérêt comme le succès d'une telle opération étant à coup sûr assurés.

Grégory Vouhé